

L'Homo sapiens est un Homo caminans

David Le Breton

Number 803, July–August 2019

Invitation à la marche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91237ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Le Breton, D. (2019). *L'Homo sapiens est un Homo caminans*. *Relations*, (803), 17–20.

L'HOMO SAPIENS EST UN HOMO CAMINANS

La marche est une caractéristique de la condition humaine. Elle nous apprend autant de choses sur nous-mêmes que sur le monde qu'elle nous révèle.

David Le Breton

L'auteur, professeur de sociologie à l'Université de Strasbourg, a publié notamment *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur* (2012), et *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine* (2015), parus chez Métailié

L'«homme commence avec les pieds», dit l'ethnologue André Leroi-Gourhan. Il y a des centaines de milliers d'années, l'*Homo sapiens*, parce qu'il a moins des racines que des jambes, migre à travers le monde, il se l'approprie; la marche est aux origines de notre condition humaine.

Les premiers êtres du genre *Homo* (*habilis*, *erectus*...) naissent en Afrique il y a deux ou trois millions d'années, entre le sable et les arbres d'une forêt humide, sur un territoire partagé aujourd'hui entre l'Éthiopie, le Kenya et la Tanzanie. À travers l'émergence de la bipédie, l'animal humain se redresse, libérant ses mains et sa face, se donnant un champ de vision plus large. La recherche de nourriture, le transport d'enfants, d'outils, etc. en sont facilités. La bouche et la gorge sont désormais propices au langage, et cette métamorphose accroît le développement du cerveau ainsi que les facultés de symbolisation; c'est le passage du zoologique au culturel, de l'unité d'une espèce à son infinie diversification. L'acquis l'emporte désormais à l'infini sur l'inné, cette malléabilité induit l'extrême diversité des cultures et des individus. L'*Homo* devient *sapiens*.

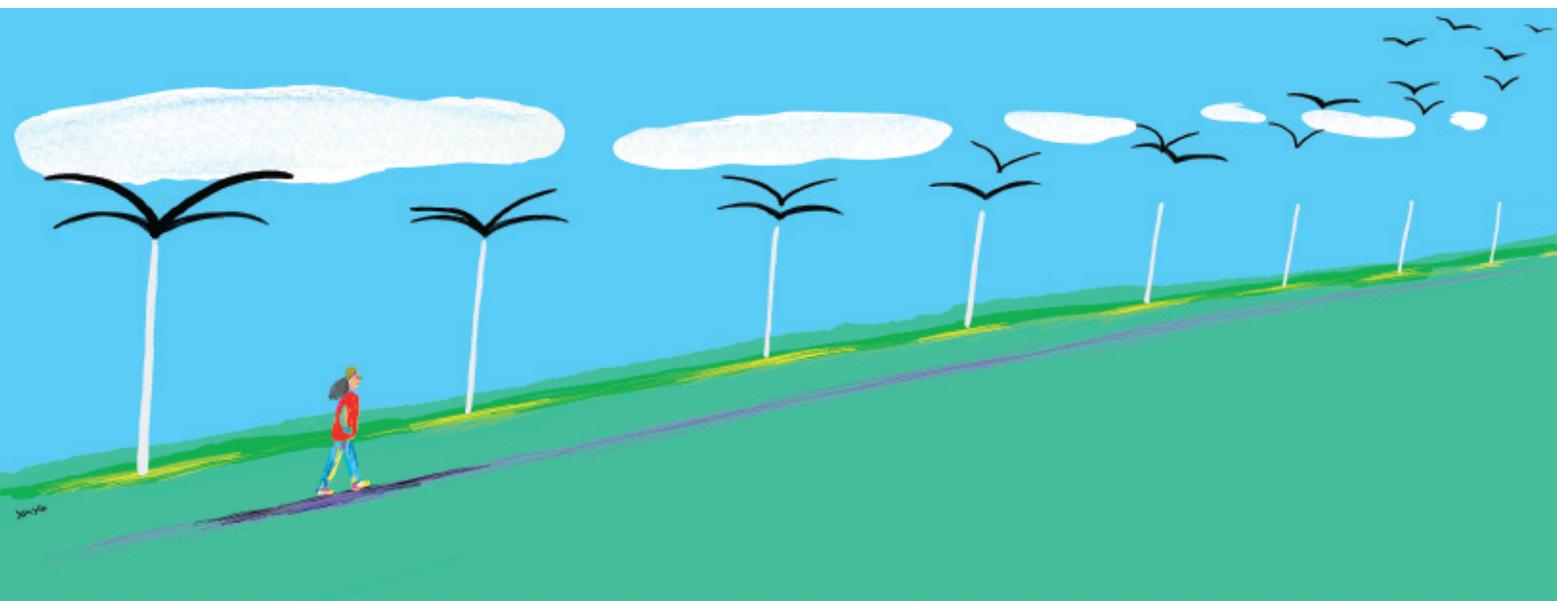
Si le pouce de l'anthropoïde est opposable aux autres doigts afin de saisir en mouvement les branches d'arbre, en revanche – et cette révolution organique est riche de conséquences –, le

pouce du pied des humains n'est pas opposable aux autres doigts. C'est cette minime différence qui ouvre la voie à l'humanité, car elle autorise la marche, la rapidité dans la poursuite ou la fuite que rendrait difficile un pouce en position latérale. D'autres espèces, encore aujourd'hui, se dressent sur leurs pattes, comme les ours, les chimpanzés, les bonobos, les gorilles, par exemple, mais sur de courtes distances, de façon occasionnelle et avec une moindre efficacité que l'être humain. Les marcheurs et marcheuses d'aujourd'hui le savent, la bipédie humaine autorise des déplacements de plusieurs dizaines de kilomètres dans une sorte d'évidence, sans trop de fatigue. Elle ne favorise pas seulement la marche, mais aussi la course, même si la vitesse de l'humain est moindre que celle d'autres espèces animales. La force de l'*Homo sapiens* tient à cette combinaison des pieds, des mains, des yeux et d'un cerveau susceptible d'inventions infinies.

Tous les enfants du monde commencent leurs premiers pas maladroits vers l'âge d'un an, ils se redressent et entament en quelques mois un parcours personnel qui reproduit l'histoire de l'espèce.

Mais pour certains de nos contemporains cette marche n'est plus utile. Le paradoxe de ces dernières décennies tient au fait que le redressement de la lignée *Homo* – la bipédie, avec en conséquence la marche, la course et la libération des mains – aboutit peu à peu à une régression. Une grande part de l'humanité est désormais assise, encombrée d'un corps et d'une bipédie qu'elle voit de plus en plus comme un handicap ou

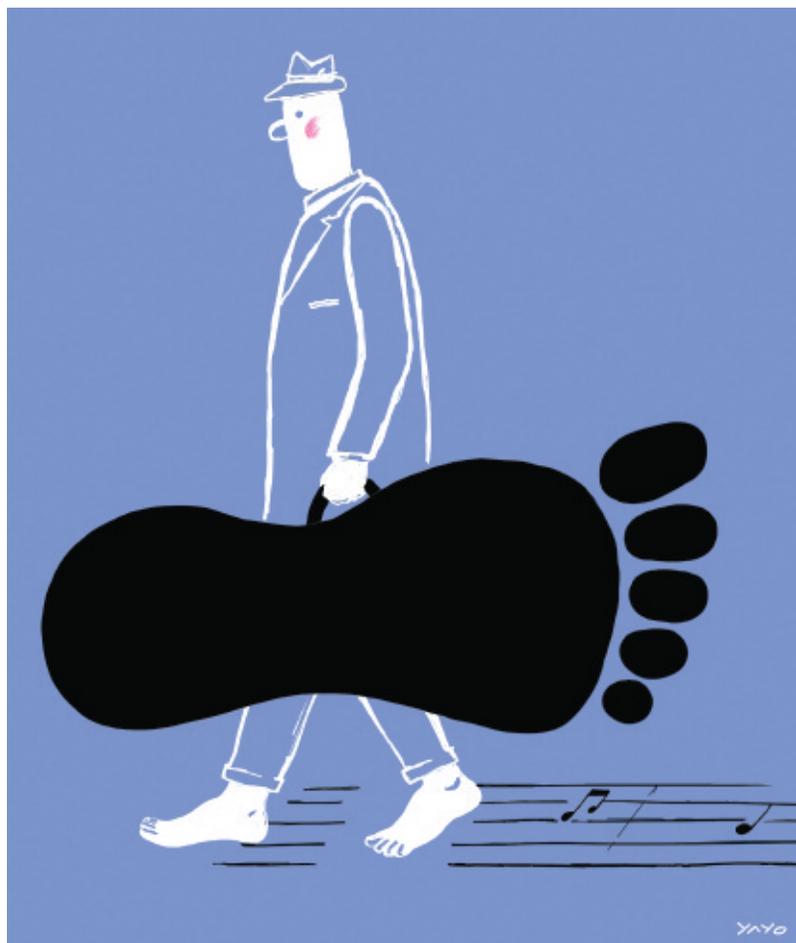
Yayo



dont elle ne souhaite guère se servir. Pour les transhumanistes, le corps même est obsolète, il n'est pas à la hauteur des technologies contemporaines, et leur aspiration est de s'en débarrasser pour ajouter un autre palier à l'évolution, fait de la virtualité ou de la fusion humain-machine. Comme le corps, la bipédie est à leurs yeux une faute des origines, le rappel d'une humanité trop corporelle; elle est pour eux un anachronisme. On connaît ce dessin humoristique qui montre la lente verticalisation des primates jusqu'à l'*Homo sapiens* puis, en un temps infiniment plus rapide, l'«évolution» jusqu'à l'*Homo silicium* d'aujourd'hui, assis derrière son écran, sa bipédie étant devenue facultative¹. Heureusement, les marcheurs qui arpentent le globe avec bonheur maintiennent le lien avec l'espèce et font un pied de nez à ce puritanisme ambiant né d'une nouvelle religion basée sur la technologie.

À l'école de la marche

La marche sous de multiples formes (flânerie, randonnée, vagabondage, pèlerinage, etc.) est en effet immersion dans le monde. Elle renoue avec l'élémentaire de la condition humaine, un monde livré aux seules ressources du corps, du souffle, des muscles, avec une temporalité qui demeure sous l'égide de celui ou de celle que rien ne presse. Le marcheur ne se déplace pas alors d'un lieu à l'autre, il chemine à sa guise, il décide de son rythme de progression, rien ne l'empêche en principe de s'arrêter un moment pour admirer un paysage,



AU PIED DE L'ÊTRE

José Acquelin

L'auteur est poète

« Qui sait ?
Qui sait vraiment
si la tortue n'est pas une pierre
qui, à force de rêve,
est parvenue à avancer ? »

GUY MARCHAMPS

Je suis quelqu'un qui n'avance pas vite, je pense très lentement. C'est pour ça que j'aime marcher pour réfléchir plus naturellement.

Pendant que je traverse lieux variés et espaces divers, à la campagne comme en ville, je suis aussi traversé par les gens croisés, certains animaux étonnés de me voir dans leur milieu de vie, quelques oiseaux entraperçus ou entendus. Parfois la lumière ambiante m'immobilise, la respiration ralentit, je touche le tronc d'un arbre, un vent m'interroge et lessive les miasmes intérieurs. Je ne tournoie plus dans mon crâne. Écoutes ouvertes, je lâche le lest plombant, je reviens à la surface du monde et même un peu au-dessus. Les yeux s'ouvrent, autrement, afin d'entrer dans l'œil plus ouvert du ciel.

Le pendule des jambes avançant m'initie à d'autres dimensions des temps en cours. Parmi tous les êtres perdurant ou pas, ma durée est interpellée: je suis entre l'inconnu qui m'a précédé et l'inconnaissable qui se passera bientôt de moi. Chaque vie est immanquablement constituée de post-natal qui se frotte à du pré-mortel. Une parenthèse biologique d'entre les crochets de l'histoire, souvent détournée, de l'humanité. Une inclusion qui souvent souffre de se sentir enclose.

Dès lors les poumons, ces ailes encagées entre les côtes astreignantes de l'île mobile du corps, appellent le large (ou le voyage) et le haut (ou l'aspiration d'un être encore debout). Notre condition assignée à un horizon limité postule une élévation vers un *verticon* – un *zoom-out* nous dédouanant d'une planète aplatie par les asphaltés matamores, profiteurs creux d'une énergie fossile.

Les va-nu-ailes, eux, volent sans zèle vers ce qui les élève à être les seuls maîtres de l'air de rien. Certes nous ne sommes pas des oiseaux, mais l'on peut s'envoler avec d'autres ailes. Celles de notre conscience, de notre âme et celles d'un esprit qui n'est pas seulement le nôtre. Il ne s'agit pas de fuir, de désert, mais d'être au lieu d'être avalé par la possession, de soi et des autres, ou par le repliement inquiet sur nos avoirs.

Dans cet univers, que nous percevons maintes fois comme fumeux, je continue de marcher, de m'archer vers ce qui me dépasse. Je deviens l'archer de la flèche de mon corps. Je marche vers une rencontre improbable, une amitié complice, un amour partageur de solitudes, un art de vivre sans envie

plonger dans l'eau fraîche d'une rivière ou d'un lac ou faire la sieste au milieu d'un champ.

La marche apparaît ainsi comme une forme élémentaire de résistance, de retrouvailles avec le monde. Certes, elle s'inscrit dans un espace imprégné de social et de culturel, mais elle est surtout tellurique. Des jeunes incités à marcher découvrent la nuit ou la tombée du jour avec stupeur quand nul éclairage urbain ne vient la détruire; ils découvrent les étoiles qu'ils n'avaient jamais vues, ils entendent un silence qui les effraie mais les bouleverse en même temps. Ils voient un horizon que ne bloquent plus les immeubles. Ils apprennent que l'on peut se taire ensemble sans que la conversation soit rompue. Émerveillement de sentir l'odeur des pins chauffés par le soleil, de voir un ruisseau couler à travers champ, une étendue d'eau limpide au milieu de la forêt, un renard traverser nonchalamment le sentier. Les lieux, à travers la marche, possèdent parfois un don de guérison ou de rétablissement de soi.

La marche est une suspension des contraintes liées à l'identité et des attentes qui les accompagnent; elle détache provisoirement des responsabilités courantes. Elle revient à se mettre en congé de son histoire et à s'abandonner aux sollicitations du chemin. Elle est une forme heureuse de disparition de soi, une manière de reprendre son souffle, de faire une pause au bord de son existence.

La marche est aussi un cheminement à l'intérieur de la pensée, de la mémoire, sans hâte, sans craindre d'être interrompu

par un emploi du temps exigeant ou une sonnerie intempestive. Elle instaure une distance propice avec le monde, une transparence à l'instant, elle plonge dans une forme active de méditation, de contemplation. Elle donne enfin sa pleine mesure à l'intériorité. Détour propice pour rassembler les fragments épars de soi, elle élague les pensées trop lourdes qui empêchent de vivre par leur poids d'inquiétude. Elle est une remise en ordre du chaos intérieur, elle n'élimine pas la source de la tension, mais change le regard sur elle. Laisser derrière soi son habitation pour une marche, même de quelques heures, est précisément une prise de distance, une manière de voir les choses autrement – au sens réel et symbolique.

Marcher, c'est reprendre corps, avoir les pieds sur terre au sens physique et moral du terme, c'est-à-dire entrer de plain-pied dans son existence. Le chemin parcouru rétablit un centre de gravité qui manquait – induisant un sentiment d'être en porte-à-faux avec son histoire – ou bien il le renforce en procurant des moments de plénitude. L'esprit bat la campagne en toute liberté.

Le sentiment d'être à l'écart du monde trouve par ailleurs un remède dans la marche. Celle-ci donne un recul salutaire et pourvoit souvent une solution inattendue que la rumination antérieure empêchait de voir. Au fil des pas s'érodent les tensions, les amertumes. Le souci est toujours une restriction de soi dans un temps circulaire, on tourne en rond dans l'impuissance à trouver une issue. Mais la mise en mouvement du corps

ceux qui m'échappent, un absolu pressenti et libérateur d'un soi-même trop pareil. Vers un soi autre.

Il arrive ainsi qu'en marchant j'aïlle vers un silence inouï. Un silence n'ayant de résonance que chez ceux qui ne peuvent plus mordre le bâillon du bruit d'ensemble. Un silence surgissant de l'orchestre à cordes de ceux dont on n'entend plus les cordes vocales.

Nous avons tant de labyrinthes incrustés en nous, avant d'atteindre notre seuil de sortie du monde, que l'on finit par comprendre ceux qui choisissent la sortie de secours que l'on appelle le suicide. On a juste envie de leur dire, s'ils sont encore là: court-circuite les couloirs anthracites, traverse les fenêtres de silice, décode les algorithmes décideurs, remonte jusqu'aux plantes des pieds, émerveille-toi une seule fois devant la minutie d'un héron, secoue l'inertie de l'obéissance collective et perce la bonde du nuage de ton cerveau, coincé entre le zist et le zest, entre les restes de gestes et les risques du vide. Rien n'est identique, même en forçant une identité.

Il n'y a pas de nuit absolue. La passoire du ciel est percée de tant d'autres yeux que les nôtres.

J'écris en marchant, je marche en écrivant. L'être n'est pas un chiffre. Si ce n'est peut-être, sans prévoir ni prévenir, un escargot nu évadé de sa coquille. Comme l'autre soir où je suis allé me promener dans la tempête.

Devant et en moi, un vent blanc soufflait. Personne n'était sorti. Le temps ne tombait pas: je marchais en lui. Non, c'était le contraire. Ou mieux, les deux simultanément. Fusion sans

confusion, atomisation visible de l'espace. L'eau, à cette température, se pixellisait partout autour. Elle ne cachait pas le décorum, qui s'immaculait sans mettre en peine. Le panorama, en pointillés holographiés, lavait la poussière usitée, la pulvérisait, la stellarisait minusculement. Tout se floutait en une confiance innée. Si tant est que je me disais: enfin une trêve hors de la vie défiée. Ou l'évidence naturellement reçue n'ayant cure d'aucune lubie de post-vérité. Ou simplement un rêve sorti de son lit, qui écrit sa place en l'air.

En rentrant, je rajoutai un sixième doigt à ma main pour la laisser faire des traces sur la blancheur d'une feuille:

Le corps est un réceptacle, le cœur est un mobile, l'âme est une antenne, l'esprit est un émetteur. L'être tente de synchroniser cet appareillage. Quant au non-être, il a tort d'avoir raison ou raison d'avoir tort – ce qui (lui) est égal, avec ou sans temps.

Et me revient au milieu de la mémoire, tel un boomerang métaphysique, ce poème écrit il y a plus de trente ans:

je dis que je suis le piéton immobile
qui laisse la terre tourner sous ses pieds
pour savoir que je n'ai pas à avancer
afin de voir comment tout marche
sans moi'

* Poème éponyme du recueil *Le piéton immobile* (Hexagone, 1990)

est une mise en mouvement d'une pensée qui se libère des impasses où elle se tenait. Elle invente pas à pas une autre voie, un autre point de vue sur les choses et elle émousse leur tranchant. L'horizon est toujours un lointain qui ne cesse de se déplacer, brisant l'enfermement dans les soucis et restituant l'individu au plein vent et à la sensorialité heureuse du monde. La marche est toujours ouverture au monde, possibilité d'une redécouverte de l'étonnement d'exister, elle est propice pour chacun et, surtout, pour ceux et celles qui oublient combien le monde est étendu au-delà des murs de leur habitation.

Le marcheur découvre avec stupeur que la vie est devant soi, jamais derrière.

La route est université, car elle est universalité; elle diffuse une philosophie de l'existence propre à polir l'esprit et à le ramener toujours à l'humilité et à la souveraineté du chemin. Elle est le lieu où se défaire des schémas conventionnels d'appropriation du monde pour être à l'affût de l'inattendu, déconstruire ses certitudes plutôt que de s'ancrer en elles. Elle est un état d'alerte permanent pour les sens et l'intelligence, l'ouverture à une multitude de sensations et de rencontres, une source de renouveau. Pour celui ou celle qui marche, la vue n'est jamais le sens qui évalue la distance, mais celui de l'étreinte, de la profusion. Tous les sens sont à la fête dans leurs déclinaisons différentes selon les saisons ou l'heure du jour. Même le goût n'est pas oublié quand l'été, par exemple, la route fournit à foisons myrtilles sauvages, framboises, prunes, champignons ou châtaignes.

Don de guérison

La marche a le pouvoir de rompre une histoire personnelle douloureuse ou en porte-à-faux. Les expériences à ce propos sont innombrables. Elle est parfois un outil de choix pour des malades atteints, par exemple, de cancer, de sclérose en plaques, ou pour des personnes traversant une période de désarroi personnel après une séparation, un deuil, une période de chômage ou de dépression. D'où, aussi, son usage dans le monde du travail social avec des jeunes en détresse. Proposer une longue marche, c'est continuer à voir le jeune comme un interlocuteur qui vaut la peine qu'on discute avec lui, et non comme un intrus qui perturbe le fonctionnement collectif.

Le jeune en itinérance n'est plus ici ni ailleurs, ni d'ici ni d'ailleurs; il est marqué d'altérité, écartelé entre des repères qui ne s'appliquent plus à l'étrangeté de ce qu'il vit. Il n'est plus la personne qu'il était, ni celle qu'il sera à son retour, il ne se reconnaît plus, il est encore dans un entre-deux, coupé de ses attributs. L'ancien sentiment d'identité est trop

altéré par son cheminement pour qu'il s'y reconnaisse. «Je ne suis plus la personne que j'étais», mais il ignore encore ce qu'il est devenu puisqu'il est sans cesse en mouvement. La liminalité qualifie une telle situation de flottement entre deux états, hors des cadres habituels de la société. Mais elle débouche ici sur une phase d'agrégation, c'est-à-dire de retour à l'ordre commun du sens. Sur la route, le jeune est en disponibilité de renaissance, de réinvention de soi. En congé de soi, pour une durée plus ou moins longue, il change son existence et son rapport aux autres et au monde, il n'est plus engoncé dans son état civil et le poids de son histoire; il est disponible aux découvertes au fil de l'itinérance. La pression de l'environnement social perd son insistance habituelle. Le partage d'une même expérience avec d'autres marcheurs et marcheuses amène à la prise en considération de l'autre, alimentant ainsi le sens de la responsabilité. Le temps de l'itinérance est un temps d'exception. Il irrigue et redéfinit en profondeur une existence marquée par l'échec ou l'exclusion.

«L'immensité est en nous», dit le philosophe Gaston Bachelard dans sa *Poétique de l'espace*. Le sens n'a pas de frontières. Il importe parfois de rappeler à des jeunes empêtrés dans une histoire familiale et sociale dans laquelle ils se sentent dans une impasse qu'ils ne sont jamais prisonniers de leur personne ou de leur histoire. Toutes ces expériences d'itinérance impliquent de laisser derrière soi les conditions qui ont amené à la difficulté d'être soi et d'aller au-devant de la personne qu'ils pourraient être. On ne sort pas seulement de chez soi, on sort surtout de soi. Quels que soient son histoire et son âge, le marcheur abandonne les routines qui l'enfermaient dans une condition où il se piégeait peu à peu dans l'irréversibilité des conflits avec les autres. Il découvre avec stupeur que la vie est devant soi, jamais derrière. ☺

1. Voir D. Le Breton, *L'adieu au corps*, Paris, Métailié, 2010 et *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 2017.

